

**PRIX D'INTERPRÉTATION
FÉMININE
FESTIVAL DE CANNES**

METROPOLITAN FILMEXPORT et WHY NOT PRODUCTIONS
Présentent

Une production
PROFILE PICTURES
ONE TWO FILMS

Un film de Ali Abbasi

**LES NUITS DE MASHHAD
(Holy Spider)**

Mehdi Bajestani
Zar Amir Ebrahimi

Scénario : Ali Abbasi, Afshin Kamran Bahrami

Durée : 1h57

Sortie nationale : 13 juillet 2022

Vous pouvez télécharger l'affiche et des photos du film sur :
metrofilms.com

Distribution :

METROPOLITAN FILMEXPORT
29, rue Galilée - 75116 Paris
Tél. 01 56 59 23 25
info@metropolitan-films.com

Relations presse :

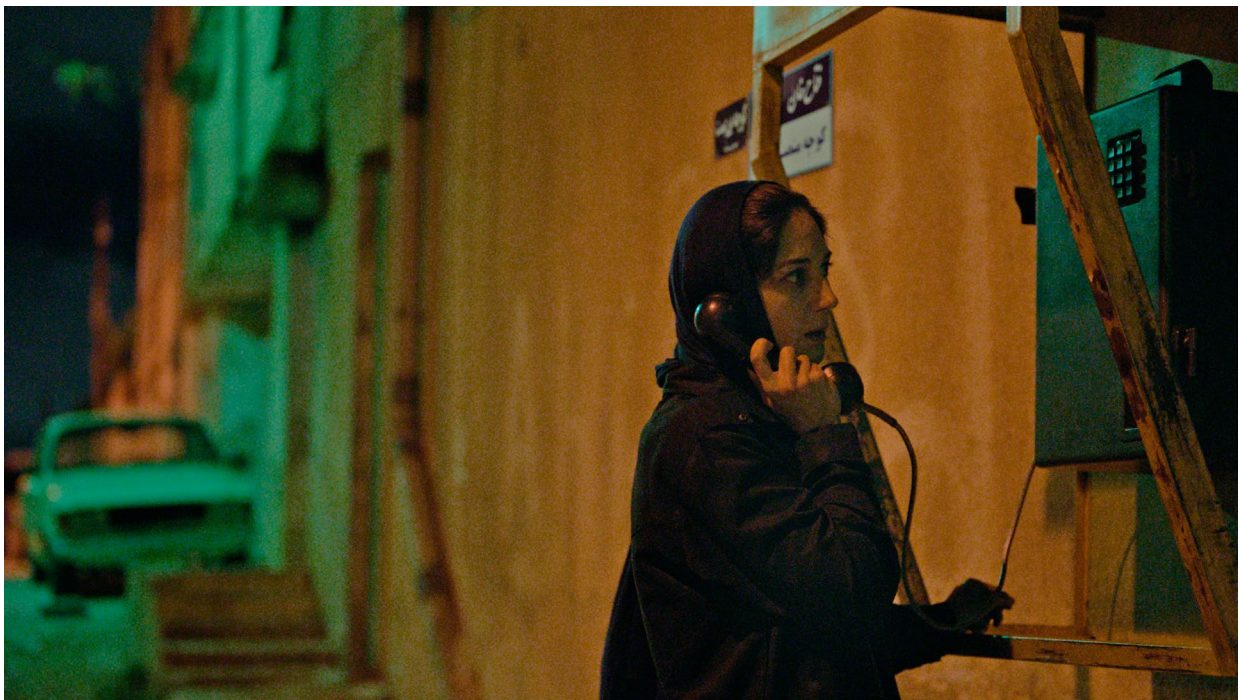
MICHEL BURSTEIN
32, bd Saint-Germain
75005 Paris
Tél. 01 43 26 26 26 / bossanovapr@free.fr

L'HISTOIRE

Iran 2001, une journaliste de Téhéran plonge dans les faubourgs les plus mal famés de la ville sainte de Mashhad pour enquêter sur une série de féminicides.

Elle va s'apercevoir rapidement que les autorités locales ne sont pas pressées de voir l'affaire résolue.

Ces crimes seraient l'œuvre d'un seul homme, qui prétend purifier la ville de ses péchés, en s'attaquant la nuit aux prostituées.



NOTE D'INTENTION DU RÉALISATEUR

LES NUITS DE MASHHAD brosse le portrait de Saeed Hanaei, l'un des tueurs en série les plus célèbres d'Iran. De manière plus générale, il s'agit aussi d'une critique de la société iranienne d'autant que l'assassin est un homme très religieux et un citoyen au-dessus de tout soupçon. Je vivais encore en Iran au début des années 2000, lorsque Saeed Hanaei s'en prenait à des prostituées dans la ville sainte de Mashhad. Il est parvenu à tuer 16 femmes avant d'être arrêté, puis jugé. C'est au cours du procès que son histoire m'a vraiment interpellé. Dans un monde normal, il est évident qu'un homme qui a assassiné 16 êtres humains serait considéré coupable. Mais, en Iran, c'était différent : une partie de l'opinion publique et des médias les plus conservateurs se sont mis à encenser Hanaei en héros. Ils étaient convaincus qu'il n'avait fait qu'accomplir son devoir religieux, consistant à nettoyer les rues – autrement dit à assassiner ces femmes « impures ». C'est à ce moment-là que j'ai eu l'idée d'en faire un film.

Je n'avais pas l'intention de réaliser un film de serial killer. En revanche, je voulais faire un film sur une société devenue tueuse en série. Le film aborde la misogynie profondément ancrée dans la société iranienne, qui n'est pas particulièrement religieuse ou politique, mais culturelle. La misogynie se propage dans toutes les classes sociales à travers les habitudes des gens. En Iran, nous avons une tradition de haine envers les femmes, ce qui aboutit souvent à des drames terribles. C'est ce que révèle, de la manière la plus cinglante, la trajectoire de Saeed Hanaei. Elle rend nécessaire de livrer plusieurs points de vue qui montrent une diversité d'opinions émanant de la société iranienne – les partisans de Hanaei et ses opposants.

Saeed Hanaei est à la fois une victime et un criminel. Soldat envoyé en première ligne pendant la guerre Iran-Irak, il a sacrifié sa jeunesse pour son pays, dans l'espoir de rendre celui-ci meilleur et de donner un sens à sa vie. Il découvre ensuite que la société n'a que faire de lui, que les sacrifices qu'il a consentis pendant le conflit n'ont rien changé. Il évolue dans un vide existentiel, malgré sa foi en Dieu. Saeed se rend à la mosquée et pleure dans la maison de Dieu. Il se trouve une nouvelle mission – une mission au nom d'Allah.

LES NUITS DE MASHHAD n'est pas conçu comme une action politique contre le gouvernement iranien. Il ne s'agit pas d'éreinter, une fois de plus, les sociétés corrompues du Moyen-Orient. La déshumanisation de certaines communautés, et en particulier des femmes, n'est pas spécifique à l'Iran, mais existe, sous des formes diverses, aux quatre coins du monde.

Pour moi, le film raconte une histoire précise, autour de personnages particuliers, et ne se veut pas un film à thèse dénonçant certains problèmes sociaux. On n'a pas souhaité que le parcours et la personnalité de Saeed prennent le pas sur le reste. Loin de réaliser un énième film sur les différentes manières dont un homme peut assassiner et mutiler les femmes, on a cherché à mettre en avant la complexité de

cette problématique et les enjeux pour les uns et les autres – et surtout pour les victimes. La trajectoire de Rahimi est aussi importante que celle de Saeed. J'ai voulu adopter son point de vue et comprendre la manière dont elle gère son déchirement intérieur et ses conflits avec sa famille et la société tout en menant l'enquête.

Les victimes de Hanaei n'étaient pas des prostituées anonymes – c'étaient des individus, dotés de personnalités qui leurs étaient propres, et j'aimerais qu'on leur rende un peu de leur dignité et de leur humanité qui leur ont été volées. Non pas pour en faire des saintes, ou de malheureuses victimes, mais pour les considérer comme des êtres humains à part entière, au même titre que nous.

Ali Abbasi

MASHHAD : QUELQUES REPÈRES

Avec ses 3,5 millions d'habitants, Mashhad est la deuxième ville la plus peuplée d'Iran et abrite un centre religieux ultra-conservateur. Deuxième ville sainte la plus importante au monde, Mashhad attire plus de 20 millions de touristes et pèlerins tous les ans, dont la plupart viennent se recueillir au mausolée de l'imam Reza, plus grande mosquée au monde, décrit comme « le cœur de l'Iran chiite ». Il s'agit d'un lieu de pèlerinage depuis l'époque médiévale, et tout comme les pèlerins qui se rendent à La Mecque reçoivent le titre de « hadji », ceux qui font le pèlerinage à Mashhad obtiennent celui de « mashtee », terme qui désigne aussi ses habitants. Le 30 octobre 2009 (anniversaire du martyr de l'imam Reza), le président iranien de l'époque, Mahmoud Ahmadinejad, a déclaré Mashhad « capitale spirituelle de l'Iran ».

ENTRETIEN AVEC ALI ABBASI

Vous êtes né en Iran et vous y viviez à l'époque de la folie meurtrière de Saeed Hanaei et de son arrestation en 2001. Qu'est-ce qui vous a fasciné dans cette affaire ?

J'avais encore des attaches en Iran, mais en 2001 j'étais en train de m'installer en Europe pour y faire mes études. À cette époque, nous avions un président réformiste, Mohammad Khatami, qui avait ouvert l'espace politique et culturel, si bien qu'un véritable espoir était né. Et puis, il y a eu les attentats du 11 septembre et, auparavant, la folie meurtrière et l'arrestation de Saeed. Ces événements ne sont pas liés, mais ils semblaient dépasser la fiction, comme lorsqu'on ne peut plus faire la différence entre la réalité et le cinéma hollywoodien. Je n'étais pas tellement intéressé par l'affaire des meurtres qui s'étaient produits un an plus tôt car le phénomène des tueurs en série n'est pas rare en Iran. Quand on connaît l'Iran, ce n'est pas surprenant que le pays soit relativement gangréné par la criminalité. J'ai commencé à m'intéresser à l'affaire lorsqu'on s'est mis à considérer Saeed comme un héros – et qu'on a raconté qu'il accomplissait son devoir religieux en assassinant des prostituées dans les rues de Mashhad. Voilà un type qui avait commis d'innombrables féminicides – et les gens se demandaient s'il avait bien agi ou pas.

Qu'est-ce qui vous a le plus choqué dans cette affaire ?

J'avais vu le documentaire de Maziar Bahari, AND ALONG CAME A SPIDER, qui était sorti en 2002 après la pendaison de Hanaei – il est disponible sur YouTube – et je me suis surpris à ressentir une certaine empathie pour le tueur. Je m'attendais à une sorte de Buffalo Bill, le tueur du SILENCE DES AGNEAUX. Mais Saeed était charismatique et donnait le sentiment d'être naïf ou innocent. Comme il n'avait pas du tout l'habitude des médias, il a fait des déclarations devant la caméra qui allaient à l'encontre de ses intérêts. Pour autant, il avait l'air heureux et semblait s'être pardonné ses crimes. Ce n'était pas un type manipulateur et il dégageait une certaine honnêteté. Non pas que je l'appréciais ou que j'approuvais ses actes, mais cela rendait son histoire et son personnage plus complexes que je l'imaginai.

Dans le film, vous avez créé de nouveaux enjeux, et imaginé le personnage de la journaliste qui débarque de Téhéran pour enquêter sur les meurtres de Mashhad...

Le personnage de Rahimi existait d'une certaine façon – il y a en effet une femme journaliste dans le documentaire de Maziar Bahari qui évoque l'affaire devant la caméra et interviewe Saeed. Bien qu'elle soit originaire de Mashhad, elle n'a pas enquêté sur les meurtres. Elle a publié un excellent article sur l'exécution de l'assassin qui m'a inspiré. Elle a notamment écrit que ses dernières paroles ont été

« ça ne devait pas se passer comme ça », suggérant qu'il avait passé un accord avec le gouvernement.

Quels changements avez-vous apportés à l'intrigue ?

Je travaille sur cette affaire, de près ou de loin, depuis près de quinze ans. Dans les premières versions du scénario, j'étais resté très fidèle aux faits, et puis j'ai commencé à me demander pourquoi j'écrivais ce film. Je ne cherchais à reconstituer l'affaire : mon propos était beaucoup plus large. Au fil du temps, je me suis autorisé à m'éloigner des faits parce que j'avais le sentiment que cette affaire ne concernait pas uniquement Saeed – elle parlait de misogynie. Le personnage de Rahimi est devenu aussi important que celui de Saeed. D'un point de vue dramaturgique, il semblait logique que leurs trajectoires se croisent.

Vous désignez Saeed comme le coupable au début du film, renversant ainsi les codes du thriller classique...

Dans un film de serial killer traditionnel, on a affaire à un tueur pervers et à un policier ou un journaliste attachant et futé qui tente de décrypter l'esprit malade du tueur pour le spectateur. On découvre l'identité du criminel progressivement, comme dans LE SILENCE DES AGNEAUX. Mais le plus fascinant à mes yeux dans le parcours de Saeed, c'est qu'il ait été célébré en héros. Ce film n'aborde pas la dimension énigmatique d'un tueur en série, mais la banalité de l'existence de Saeed, garçon fruste et sans relief. Pour moi, c'est plus intéressant qu'un personnage mythique à la Buffalo Bill.

La ville de Mashhad est un personnage à part entière. Quel rapport entretenez-vous avec elle ?

Je n'y ai jamais vécu, mais je m'y suis rendu souvent et j'y ai même séjourné. C'est la deuxième ville la plus importante d'Iran, et l'un des lieux les plus saints pour les musulmans chiites – le mausolée de l'imam Reza, qui est aussi la plus grande mosquée au monde. C'est une ville riche, près de la frontière afghane, et très cosmopolite, étant donné qu'il s'agit d'un lieu visité par des pèlerins du monde entier. Mais elle se trouve aussi sur la route de la drogue, entre l'Afghanistan et l'Europe. Ces deux faits ne sont pas directement liés. C'est donc une métropole industrielle, avec une part d'ombre, mais qui s'avère aussi être un célèbre site religieux. La prostitution y est endémique : il est inutile de se rendre dans un quartier en particulier, les prostituées s'affichent partout, aux yeux de tous, y compris près de la mosquée. Je pense que la prostitution est tolérée parce qu'il s'agit d'un secteur économique, qui fait partie de l'activité « touristique » de la ville. Du coup, la police ferme les yeux sur ce phénomène.

Quelle est la signification de l'araignée du titre original, HOLY SPIDER ?

Il y a là un double sens. Dans la presse iranienne, Saeed était surnommé l'Araignée parce qu'il attirait ses victimes dans sa toile, autrement dit, le plus souvent, dans son appartement. D'où la métaphore. Mais quand je suis allé à Mashhad, j'ai vu le

célèbre mausolée au milieu de la ville et il m'a fait penser à une toile d'araignée. Saeed s'y est sans doute rendu souvent et il trouvait la plupart de ses victimes dans le quartier. La vision de cet homme surgissant de cette toile et entraînant ses victimes dans les ténèbres s'est imposée à moi car, dans son esprit, il accomplissait une mission salvatrice.

La face cachée de Mashhad est prégnante dans le film. Elle renvoie directement au film noir.

On n'a pas besoin de creuser très loin pour découvrir la face cachée de la société iranienne. J'adore le film noir et je voulais créer un genre de film noir perse à partir d'éléments familiers. Ces personnages déboussolés, ces rêves brisés et ces lieux de perdition qui sont apparus dans le cinéma américain de l'après-guerre font partie de l'environnement quotidien de la plupart des villes iraniennes. Je voulais trouver un langage et une esthétique propres au lieu géographique – en l'occurrence, Mashhad – plutôt que m'inspirer d'un film avec Humphrey Bogart, de CHINATOWN de Polanski ou de ZODIAC de David Fincher.

Pourquoi ce film est-il considéré comme transgressif en Iran ?

Il ne dénonce rien ouvertement, mais c'est l'un des rares films, se déroulant en Iran, empreint d'un certain réalisme. Une censure très stricte contrôle le cinéma iranien depuis cinquante ans. La plupart des films mettent en scène un monde parallèle à la société iranienne, comme le cinéma de l'époque soviétique. Ils respectent presque tous un ensemble de règles, explicites ou sous-entendues, y compris les films qui critiquent le pouvoir. Plusieurs tabous ne sont jamais transgressés dans le cinéma iranien : la nudité, le sexe, la drogue, la prostitution. Ces phénomènes traversent pourtant la société iranienne et ont toute leur place dans l'intrigue de mon film – ils contribuent même à son atmosphère.

Vos acteurs sont-ils célèbres en Iran ?

Saeed est interprété par Mehdi Bajestrani, acteur de théâtre et de cinéma, et celui-ci prend un risque considérable pour sa carrière en jouant dans mon film. Je tenais à engager un comédien dont le parcours était – en partie – semblable à celui de son personnage. Mehdi vient de la région de Mashhad et sait adopter le même accent populaire que Saeed. En outre, c'est un formidable acteur, prêt à tenter des choses qui sont taboues en Iran. Le public occidental ne peut pas se rendre compte des risques qu'il prend avec ce rôle, mais c'est comme si une star hollywoodienne jouait un pédophile qui viole des enfants. Par ailleurs, il tente d'humaniser un individu détestable, et là encore, c'est un risque.

L'actrice principale a quitté l'Iran et vit désormais à Paris. Quel est son parcours ?

Zar Amir Ebrahimi a été à mes côtés depuis le début sur ce projet, et s'il y a bien quelqu'un qui pourrait être coauteur du film en dehors de moi et des producteurs, c'est elle. C'était une immense star de télévision au début des années 2000 en Iran,

mais une vidéo d'elle, explicite, a fuité, ce qui était inédit dans une société extrêmement rigide et conservatrice. Les gens ont commencé à vendre sa vidéo dans la rue, et cela a mis fin à sa carrière artistique. Elle n'a plus trouvé de travail et elle a fini par quitter le pays. Elle a d'abord été directrice de casting de mon film, mais comme on a dû trouver une nouvelle comédienne pour Rahimi au dernier moment, on s'est dit que ce serait formidable de confier le rôle à Zar. Avec elle, le personnage a évolué : Zar a insufflé à Rahimi la frustration qu'elle a pu ressentir dans sa vie publique et privée lorsque la vidéo a fuité.

Il était sans doute impossible de tourner ce film en Iran...

J'ai pourtant essayé ! Je me suis rendu sur place et j'ai joué la carte de l'honnêteté et de la transparence avec les autorités. Je leur ai transmis le scénario et je leur ai expliqué que j'étais prêt à respecter les règles de la censure et à faire des compromis si j'avais l'autorisation de tourner en décors naturels – je tenais vraiment à capter l'authenticité et l'énergie de Mashhad. On ne m'a pas dit oui, mais on ne m'a pas non plus dit non, ce qui revenait, dans leur mode de fonctionnement, à me dire non. Au bout d'un an d'attente, il a fallu que je trouve un autre lieu de tournage.

Vous avez tenté de tourner en Turquie, mais vous avez fini par tourner en Jordanie.

La politique culturelle d'Erdogan rendait déjà la perspective d'un tournage en Turquie difficile. Le gouvernement iranien a entendu parler de notre projet et a fait en sorte que le régime turc nous expulse du pays, alors qu'on était là depuis un mois pour faire des repérages – il y a des endroits, près de la frontière syrienne, qui dégagent la même atmosphère que Mashhad. On a fini par tourner à Amman, en Jordanie. Je tenais particulièrement à ce qu'on reconstitue la face la plus sombre de Mashhad de manière crédible, et la Jordanie réunissait tous nos critères. On a déniché un endroit relativement quelconque et qui peut camper n'importe quelle région du Moyen-Orient, en fonction du point de vue qu'on adopte.

Le tournage en Jordanie a-t-il influé sur vos décors extérieurs ?

On avait un budget restreint, et pour des raisons politiques et de sécurité, on ne pouvait pas acheminer beaucoup d'accessoires d'Iran, si bien qu'on a dû reconstituer certains éléments de décors, du mieux qu'on pouvait, à Amman. On a enlevé des panneaux et des drapeaux de certains endroits, et ajouté des affiches et une signalétique qui évoquaient l'Iran. Cela a très bien fonctionné car on trouve en Jordanie plusieurs régions industrielles banales qui correspondaient exactement à ce qu'on cherchait.

Le sound design et la musique créent une atmosphère à part entière et insufflent une vitalité singulière à Mashhad.

Je voulais que la musique soit contemporaine et évocatrice des paysages industriels de Mashhad, rugueux et sinistres. S'il y a un motif sonore récurrent dans le film, c'est la moto de Saeed et c'est cette sonorité qui a donné naturellement naissance à la

musique. Pour notre compositeur danois Martin Dirkov, il était hors de question d'utiliser de la musique ethnique qu'on entend souvent dans les productions américaines censées se dérouler au Moyen-Orient. On s'est donc inspiré de musiques grunges des années 90 et de musiques industrielles. Martin a donné à sa partition un style éloignée des rythmes occidentaux, si bien qu'au lieu de créer une tonalité spécifique ou de s'appuyer sur un instrument en particulier, il a opté pour une sensibilité grunge iranienne.

Qu'aimeriez-vous qu'on retienne des Nuits de Mashhad ?

Je ne voudrais pas qu'on considère LES NUITS DE MASHHAD comme un film à thèse, même si on y aborde la misogynie et la déshumanisation. Je souhaitais tendre un miroir à la société iranienne, et même si la glace est sale ou brisée, elle rend compte de ce qu'est la vie là-bas. Ce film est autant un manifeste politique qu'un regard global sur la société, et si je ne pense pas que la société iranienne soit perverse, je crois vraiment que la vision de la réalité en Iran est dévoyée, notamment dans la manière dont le corps des femmes est représenté au cinéma. Elles ont été dépossédées de leur humanité et réduites à des créatures sans existence propre dont le visage est emmitouflé sous le tissu. Presque toutes les familles ont des antennes paraboliques qui leur permettent d'avoir accès à des chaînes du câble pirates qui montrent Britney Spears en train de danser en bikini, mais on évoque très rarement le fait que les femmes iraniennes puissent avoir une sexualité. Par ailleurs, étant donné que je travaille sur cette affaire depuis plus de dix ans, je trouve qu'il est foncièrement injuste que les familles des victimes de Saeed Hanaei ne soient presque jamais évoquées. Une injustice tragique a frappé les femmes assassinées : elles sont devenues des numéros et on a cessé de penser à leur sort, et encore moins à celui de leurs familles. Or, c'étaient des êtres humains à part entière, et en racontant leur parcours avec précision, leurs proches peuvent se souvenir d'elles comme de véritables personnes.

DEVANT LA CAMÉRA

MEHDI BAJESTANI

Saeed

Célèbre comédien de théâtre et de cinéma, Mehdi Bajestani a fait ses débuts sur scène au Théâtre de la Ville d'Iran en 1997 dans *Le cercle de craie caucasien* de Brecht. Depuis, il a travaillé sous la direction de metteurs en scène de théâtre iraniens comme Vahid Rahbani, Shahab Hosseini et Maedeh Tahmasebi, et s'est produit dans plus de 800 représentations.

En vingt ans, il s'est illustré dans de nombreux projets pour la télévision et le cinéma. Côté grand écran, on l'a vu dans NARGESI, SWEET TASTE OF IMAGINATION, AZAR, THERE ARE THINGS YOU DON'T KNOW et LES ENFANTS DE BELLE VILLE d'Asghar Farhadi. Côté petit écran, il a joué dans la série *Whisper*.

ZAR AMIR EBRAHIMI

Rahimi

Actrice iranienne vivant à Paris, Zar Amir Ebrahimi a grandi à Téhéran où elle a suivi des cours d'art dramatique. Elle s'est produite au théâtre et a tenu des rôles importants dans des téléfilms et des séries. Puis, elle s'est fait remarquer grâce à des sitcoms comme *Help Me* (2004) et *Nargess* (2007). En Iran, les films dans lesquels elle joue, comme *WAITING* (2001) et *A TRIP TO HIDALU* (2006), ne sont pas projetés en raison de la censure gouvernementale.

Elle s'est imposée dans le reste du monde en prêtant sa voix au film d'animation *TÉHÉRAN TABOU* (2017), présenté au festival de Cannes. Elle remporte le prix d'interprétation au festival du film de Nice avec *BRIDE PRICE VS DEMOCRACY*. Elle a aussi joué dans *DEMAIN NOUS SERONS LIBRES*, projeté au Tallinn Black Nights Film Festival et au Filmfest de Hambourg. On la retrouvera dans *LES SURVIVANTS* de Guillaume Renusson, aux côtés de Denis Ménochet.

DERRIÈRE LA CAMÉRA

ALI ABBASI **Réalisateur/ Scénariste**

Né en Iran en 1981, Ali Abbasi a abandonné ses études à Téhéran pour s'installer à Stockholm où il a été diplômé en architecture. Puis, il s'est formé à la mise en scène à la National Film School of Denmark, dont il est sorti diplômé en 2011 avec son court métrage de fin d'études M FOR MARKUS. Son premier long métrage, SHELLEY, a été présenté dans la section Panorama du festival de Berlin en 2016.

Il s'est ensuite fait connaître avec BORDER, présenté au festival de Cannes en 2018, où il a obtenu le prix Un certain regard. Le film a également représenté la Suède aux Oscars et remporté le Danish Film Award et trois nominations aux European Film Awards (meilleur réalisateur, meilleur scénario, meilleur film). Il tourne actuellement l'adaptation de LAST OF US pour HBO au Canada.

SOL BONDY **Producteur**

Né en 1979 à Londres, Sol Bondy est installé à Berlin. Diplômé de l'école de cinéma de Berlin en 2010, il crée sa société One Two Films. Depuis, il s'est spécialisé dans les coproductions internationales. On lui doit ainsi DÉESSES INDIENNES EN COLÈRE de Pan Nalin, qui a remporté le prix du public au festival de Toronto et au festival de Rome, OLLI MÄKI de Juho Kuosmanen, qui a obtenu le prix Un certain regard à Cannes et le European Film Award du meilleur film, et LE PASSÉ RECOMPOSÉ de Jennifer Fox, avec Laura Dern.

Bondy a été consacré « futur professionnel de premier plan » par *Screen International* et classé parmi les « 10 producteurs les plus prometteurs » par *Variety*. Membre de la European Film Academy, il enseigne à la Met Film School, au Raindance Institute, au FAMU de Prague, à la Film University de Potsdam et au dffb de Berlin.

JACOB JAREK **Producteur**

Né à Cracovie, Jacob Jarek a grandi en Norvège. Diplômé de la National Film School of Denmark en 2011, il a cofondé Profile Pictures la même année. En 2013, il a suivi une formation complémentaire à l'Inside Pictures Program.

Il a produit ou coproduit plusieurs films et séries primés, présentés à d'importants festivals comme Cannes, Berlin Toronto, Sundance, Venise et Séries Mania. Il a une prédilection pour les films de genre témoignant d'une vraie ambition artistique. On lui doit BÉLIERS (2015) de Grímur Hákonarson, DARKLAND (2017) de Fenar Ahmad, SPEAK NO EVIL (2022) de Christian Tafdrup, la série HBO *Kamikaze* (2021), SHELLEY (2016) d'Ali Abbasi. Il est membre de la European Film Academy et il a reçu l'Ib Award décerné par les Réalisateur·e·s danois·e·s en 2017.

LINA NORDQVIST

Chef-décoratrice

Chef-décoratrice scandinave, Lina Nordqvist a créé Lina Nordqvist Design après avoir suivi ses études au Beckmans College of Design de Stockholm en 2007. Depuis, elle a participé à de nombreux projets pour le cinéma et la télévision, mais aussi à des courts métrages, spots publicitaires et campagnes de publicité.

Elle s'attache particulièrement à la narration et aux atmosphères à travers la lumière et les images, et son approche singulière lui a valu de nombreuses distinctions. En 2013, elle a obtenu le prix Guldbagge des meilleurs décors pour CALL GIRL. La même année, elle décroche le prix de la meilleure scénographie au festival du film de Turin.

Elle a encore inscrit son nom aux génériques de THE WAVE (2015) de Roar Uthaug, BORG/MCENROE (2017) de Janus Metz Pedersen, SONJA THE WHITE SWAN (2018) d'Anne Sewitzky qui lui a valu l'Amanda Award des meilleurs décors.

Par ailleurs, elle s'est imposée comme créatrice de meubles en Suède. Elle a ainsi conçu une série de quatre chaises en bois pour Design House Stockholm en 2009. Les chaises ont été exposées au MoMA de New York et obtenu l'Accent on Design Award for Excellence in Product Design.

HAYEDEH SAFIYARI

Monteuse

Née en 1960 à Gorgan, en Iran, Hayedeh Safiyari est membre de l'Academy of Motion Picture Arts and Sciences. Diplômée d'une prestigieuse université iranienne, elle s'est consacrée au montage pour le cinéma. Dès l'obtention de son diplôme, elle a été recrutée par la Télévision nationale d'Iran. Elle a collaboré avec de grands réalisateurs comme Asghar Farhadi, Bahram Beyzai, Bahman Ghobadi, Reza Dormishian, Alireza Raeesian, Shahram Alidi, et Mani Haghighi.

Elle s'est surtout fait connaître pour sa collaboration avec Asghar Farhadi, signant le montage d'UNE SÉPARATION, film oscarisé, et du CLIENT. Elle a obtenu plusieurs prix comme le Crystal Simorgh, le Statue of the Cinema House, l'Asian Film Award, le

Fajr film festival Award, le prix de l'Association de critiques d'Iran et elle a été nommée au Cinema Writers Circle Award, à l'ICS, et au Goya International Cinephile Society Award. Elle a travaillé dans plusieurs pays comme l'Espagne, la Suède et la Turquie. Elle a monté plus de 80 longs métrages et de nombreux documentaires en trente ans de carrière. La plupart des projets auxquels elle a collaboré ont été sélectionnés dans les plus grands festivals du monde – Cannes, BFI, Berlin, Venise, Locarno – et été distingués, notamment au Golden Globe. Deux des films qu'elle a montés pour Asghar Farhadi ont été nommés à l'Oscar du meilleur film étranger.

OLIVIA NEERGAARD-HOLM

Monteuse

Chef-monteuse danoise, Olivia Neergaard-Holm a décroché son diplôme de la National Film School of Denmark en 2013.

Elle a collaboré à plusieurs longs métrages, séries et documentaires. Elle a récemment monté PLEASURE de Ninja Thyberg, MISS OSAKA de Daniel Dencik, BORDER d'Ali Abbasi, HOLIDAY d'Isabella Eklöf, DAVID LYNCH – THE ART LIFE de Jon Nguyen et Olivia Neergaard-Holm, THE CHARMER de Milad Alami, SHELLEY d'Ali Abbasi et VICTORIA de Sebastian Schipper.

NADIM CARLSEN

Directeur de la photographie

Chef-opérateur danois, Nadim Carlsen est diplômé de la National Film School of Denmark dont il est sorti en 2011. Depuis, il a collaboré à plusieurs longs métrages, dont certains ont été sélectionnés aux festivals de Cannes, Berlin, Venise, Toronto et Sundance. En 2018, il a été classé parmi les « 10 directeurs de la photo les plus prometteurs » selon *Variety* et a été salué par la critique pour la photo de BORDER d'Ali Abbasi, lauréat du prix Un certain regard au festival de Cannes. BORDER a également représenté la Suède aux Oscars aux côtés de LA MAUVAISE RÉPUTATION d'Iram Haq, également éclairé par Carlsen, qui représentait la Norvège. En 2019, Carlsen a remporté le prix danois Bodil pour HOLIDAY.

MARTIN DIRKOV

Compositeur

Compositeur, sound designer et musicien danois, Martin Dirkov est sorti diplômé de la Danish Film School en 2011. Installé à Copenhague, il collabore pour des projets dans le monde entier. Il a signé la musique de nombreux documentaires et longs métrages comme BORDER d'Ali Abbasi, SHORTA d'Anders Ølholm & Frederik Louis

Hviid, HOLIDAY d'Isabella Eklöf, THE CHARMER de Milad Alami et SHELLEY d'Ali Abbasi. Il est aussi sound designer pour le cinéma, la publicité, l'animation et les documentaires de création, et mêle souvent musique et effets sonores.

PROFILE PICTURES

Société de production

Créée en 2011 à Copenhague, Profile Pictures cherche à produire des œuvres visionnaires marquantes, et a produit et coproduit des films et des séries primés, en Scandinavie et dans le reste du monde. La structure a ainsi produit SPEAK NO EVIL de Christian Tafdrup, présenté au festival de Sundance en 2022 et la série HBO *Kamikaze*, diffusée dans 46 territoires.

La société a présenté des films à Cannes, comme BÉLIERS (2015), lauréat du prix Un certain regard, WHEN ANIMALS DREAM (2014), sélectionné à la Semaine de la Critique et ONLY GOD FORGIVES (2013), en compétition officielle. Avec LES NUITS DE MASSHAD, c'est la deuxième fois que Profile produit Ali Abbasi, après SHELLEY (2016).

ONE TWO FILMS

Société de production

Créé en octobre 2010 à Berlin, One Two Films s'attache à produire des films du monde entier conçus pour le marché international. Diplômé du dffb et membre des Académies du cinéma européenne et allemande, Sol Bondy est à la tête de la société. Il est accompagné par le producteur Fred Burle, la directrice de production Daniela Ramin et son associé et investisseur stratégique Christoph Lange.

Au cours des onze dernières années, One Two Films a produit 16 longs métrages qui ont été présentés dans les plus grands festivals comme Cannes, Sundance, Berlin, Venise et Toronto. On peut citer LES LEÇONS PERSANES de Vadim Perelman, LE PASSÉ RECOMPOSÉ, nommé à l'Emmy, et OLLI MÄKI, qui a obtenu le prix Un certain regard à Cannes et qui a représenté la Finlande aux Oscars.

FICHE ARTISTIQUE

Saeed MEHDI BAJESTANI
Rahimi ZAR AMIR EBRAHIMI
Sharifi..... ARASH ASHTIANI
Fatima FOROUZAN JAMSHIDNEJAD
Somayeh ALICE RAHIMI
Zinab..... SARA FAZILAT
RostamiSINA PARVANEH
Le jugeNIMA AKBARPOUR
Ali MESBAH TALEB



FICHE TECHNIQUE

Réalisation ALI ABBASI
Scénario ALI ABBASI, AFSHIN KAMRAN BAHRAMI,

Producteurs SOL BONDY
JACOB JAREK
ALI ABBASI

Coproducteurs..... EVA ÅKERGREN
..... CALLE MARTHIN
..... PETER POSSNE
..... FRED BURLE
..... VINCENT MARAVAL
..... PASCAL CAUCHETEUX
..... GREGOIRE SORLAT
..... OLIVIER PERE
..... REMI BURAH

Directeur de la photographie..... NADIM CARLSEN
Chef décoratrice..... LINA NORDQVIST
Monteuses HAYEDEH SAFIYARI
..... OLIVIA NEERGAARD-HOLM
Compositeur MARTIN DIRKOV
Ventes internationales WILD BUNCH INTERNATIONAL
Distribution France METROPOLITAN FILMEXPORT